

LANGUE, PAROLE, SUJET CHEZ SAUSSURE ET BENVENISTE

(Língua, fala, sujeito em Saussure e Benveniste)

(Language, speech, subject-speaker in Saussure and Benveniste)

Claudine NORMAND
(Paris X – Nanterre)

Resumé: *Je tenterai ici de montrer qu'une lecture d'abord structurale et sociologique du CLG a longtemps occulté l'importance de la parole dans le «phénomène socio-historique» du fonctionnement de la langue. «Une lecture sémiologique» permet de la mettre en évidence en réintroduisant le sujet et le temps. La lecture qu'en fait Benveniste, préoccupé de mettre en place sa propre théorie de «la double signifiante» et des deux linguistiques (sémiotique/sémantique), réintroduit le sujet d'une tout autre façon qui l'amène, à la fois à accentuer une lecture structurale de Saussure et, sous l'annonce d'une théorie du discours, à se tourner vers une conception philosophique du langage.*

Mots-clé: *langue; parole; sujet.*

Abstract: *I shall attempt to show in this paper that reading the CLG from a structural and sociological view point long has hidden the importance of speech (parole) in the «socio-historical phenomenon» of language operation. A «semiologic view point» in reading Saussure allows to stress this importance by re-introducing subject and time. Benveniste's viewpoint, preoccupied as he was with his own theory of the «double signifiante» and of the two linguistics (semiotic/semantic), re-introduces the subject in a completely different way which leads him on the one hand to a more structuralist interpretation of Saussure, and, on the other hand announcing a theory of subjectivity and discourse, to turn towards a philosophical view of language.*

Key-words: *language; speech; subject.*

Dans mon long parcours de lecture critique (plus de trente ans), j'ai analysé les textes de ces deux linguistes «fondateurs» sous des angles variés, selon les thèmes choisis et les circonstances (cours, conférences, articles). Je les ai souvent rapprochés et comparés, mais je n'avais pas eu jusqu'ici l'idée de le faire spécifiquement à partir des trois termes qui m'ont été proposés:

langue, parole, sujet. Je vois dans cette suggestion l'occasion de préciser des relations déjà établies et peut-être de faire apparaître de nouvelles liaisons entre ces concepts.

Réglons d'abord la question des «manuscrits» saussuriens, qui constitue un terrain de désaccord entre saussuriens. Le texte lu sous le nom de Saussure a été longtemps le *Cours de Linguistique Générale (CLG)* de 1916 même si on savait qu'il avait été entièrement reconstitué par les «éditeurs», Bally et Sechehaye (aidés de Riedlinger) à partir de cahiers d'étudiants et de quelques notes manuscrites retrouvées. Il manquait aux éditeurs le cahier le mieux fourni (celui de Constantin) qui, connu à partir de 1956, a été utilisé par R. Godel dans les *Sources manuscrites du Cours de Linguistique générale*, puis par R. Engler dans son édition critique du *Cours de Linguistique Générale (CLG 1967, 1974)* et publié récemment dans *Cahiers Ferdinand de Saussure (CFS n° 58)*. Mais on n'a jamais cessé de retrouver des manuscrits et, en 1996 encore, un ensemble assez important qui semblait rassemblé en vue d'un livre sur «L'essence double du langage». Ces derniers ont été édités par S. Bouquet et R. Engler en 2002, chez Gallimard, dans un ensemble paru sous le titre «*Ferdinand de Saussure: Ecrits de Linguistique générale*», qui rassemble sous une forme plus accessible que l'édition critique d' Engler, l'essentiel des manuscrits traitant de la linguistique générale, soit: ceux déjà publiés en 1974 par Engler et les «nouveaux» trouvés en 1996. Restent beaucoup d'autres manuscrits, en particulier sur les *Légendes*, qui n'ont été encore que partiellement publiés.

Depuis 1916 les travaux saussuriens se sont répartis selon deux perspectives: soit on s'attachait au seul texte du *Cours de linguistique générale (Saussure 1916)*, publié par les premiers éditeurs, seul texte facilement accessible, soit on travaillait sur les problèmes d'interprétation posés par les manuscrits. Aujourd'hui, après la découverte de nouveaux manuscrits et leur édition accessible en 2002, il est devenu utile, sinon indispensable, d'y recourir pour préciser, parfois rectifier ou compléter le texte du *CLG*. Ces fragments, qui ne proposent pas comme le *CLG* une lecture suivie, montrent les hésitations et les doutes de Saussure sans contredire le texte des éditeurs que parfois ils brouillent ou réduisent, nous laissant dans l'incertitude des véritables objectifs de Saussure. Ils ne peuvent pas constituer, à mes yeux, une première voie d'accès à la pensée du maître et, loin de nous assurer d'une vérité, ils laissent l'interprétation ouverte. Personnellement, j'ai suivi successivement les deux perspectives. C'est également la démarche aujourd'hui des principaux commentateurs de Saussure.

Après avoir mis en avant à plusieurs reprises les points communs et la continuité entre les deux linguistes, jusqu'à affirmer de Benveniste qu'il est «le plus saussurien des linguistes», aujourd'hui j'insisterai plutôt sur leur différence, en particulier dans leur rapport au structuralisme. Dans les deux cas, continuité ou différence, je ferai ici l'hypothèse qu'on peut montrer une relation spécifique entre les trois termes, annoncés chez l'un comme chez l'autre, voire chez l'un contre l'autre.

1. LANGUE ET PAROLE CHEZ SAUSSURE

On se rappelle que dès les premières pages du CLG, est posée la question fondamentale: «Mais qu'est-ce que la langue?» (p 25). Saussure répond d'abord en écartant le terme *langage* comme se prêtant à une multiplicité de points de vue, puis par une sorte de coup de force qu'il ne se soucie pas d'abord de justifier, il affirme qu'il faut «se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage.» (*ibid.*)

Mais qu'est-ce que la langue? (...) C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptés par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Une certaine définition de ce qu'on appelle langage articulé pourrait confirmer cette idée (...) en matière de langage, l'articulation peut désigner ou bien la subdivision de la chaîne parlée en syllabes, ou bien la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives (...) on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondants à des idées distinctes (CLG p.25)

Le caractère social est référé à Whitney (avec des réticences intéressantes qu'on ne développera pas ici). Par là Saussure se dégage du modèle naturaliste-organiciste, important à la fin du 19^{ème} siècle, que Whitney avait vigoureusement combattu. Suit le deuxième point, essentiel, mais introduit d'abord comme presque accessoire: après la notion d'*articulation* renvoyant au latin *articulus*, Saussure remarque:

L'articulation peut désigner ou bien la subdivision de la chaîne parlée en syllabes, ou bien la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives; c'est dans ce sens qu'on dit en allemand *gegliederte Sprache*. En s'attachant à cette seconde définition, on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme,

mais la faculté de constituer une langue, c'est à dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes. (p. 26)

Cette définition, qui sera reprise sous des formes diverses dans le *Cours*, ici sert seulement à introduire un deuxième caractère fondamental de la langue: c'est un système de signes. Mais qu'en est-il de la *parole*? Les chapitres III et IV de l'*Introduction* s'emploient à définir sa nature et sa place, par rapport à ce qui est l'objet vraiment en question, la *langue*, qu'il faut d'abord dégager du *langage*. En fait la parole prend place «dans les faits de langage»; il s'agit de «la faculté de parler» (référée à Broca), du «langage parlé», caractéristique humaine moins intéressante que «la faculté de constituer une langue», et enfin de «l'acte individuel qui permet de reconstituer le «circuit de la parole» où sont associés pour la première fois le «concept» et l'«image acoustique» (28,29), préfigurant la définition du signe linguistique. Le *Cours* insiste ici sur le caractère «psychique» de cette association et sur la nécessité de distinguer dans le schéma du circuit la «partie psychique» des parties «physique» et «physiologique». La parole est alors solennellement présentée: «L'exécution n'est jamais faite par la masse; elle est toujours individuelle et l'individu en est le maître; nous l'appellerons la *parole*» (p 30)

Comment sont désignés ces agents dont est prédiquée ainsi la maîtrise (précisons-le, maîtrise de la parole, non de la langue): ce sont des «individus», terme répété avec insistance, alternant parfois avec «sujets» ou mieux «sujets parlants», et toujours par rapport à leur rôle eu égard à la langue

C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'une ensemble d'individus; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse. (30)

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement (...)

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence (...)

En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup: 1° ce qui est social de ce qui est individuel; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel. (30)

Ainsi chez Saussure, inventeur de cette opposition *langue / parole*, la définition de la langue semble réduire le *sujet* (le sujet parlant, le locuteur)

à la simple désignation d'«individu», anonyme, défini par rapport au code collectif qu'il a reçu en héritage, a appris, n'a pas choisi, ne peut transformer volontairement, mais peut curieusement utiliser librement, «en vue d'exprimer sa pensée personnelle» (.31). On peut faire quelques remarques sur le fait que le terme «sujet», qu'il soit ou non neutralisé par l'épithète «parlant» ne suscite aucune question, selon un usage courant de la tradition logico-grammaticale qui assimile l'agent de l'action verbale et le sujet philosophique armé de sa conscience, sa volonté, sa liberté. Que ces trois propriétés disparaissent dans son rapport à la langue (ce qui est, on le sait, une intervention de Saussure non négligeable dans la philosophie), n'importe pas ici quand on reste dans la définition de la langue, soit de l'«essentiel», en écartant la contingence de l'individu «plus ou moins accidentel» . Dernière remarque sur ce passage , dont il serait intéressant d'approfondir l'analyse en recourant aux manuscrits: par exemple en face de l'affirmation du *Cours*: «la parole est au contraire un acte de volonté et d'intelligence», on trouve simplement dans les quatre cahiers: «(Parole active et individuelle».

2. UNE LECTURE STRUCTURALE ET SOCIOLOGIQUE

Ces premières propositions, dont le tranchant a été accentué par les éditeurs, donnent bien l'image réductrice que la linguistique structurale a retenue pour la renvoyer à Saussure – ce qu'on a appelé le Saussurisme –, alors que la suite du *Cours*, comme je voudrais le montrer, propose aussi de nombreux éléments pour une lecture assez différente qui tienne compte du sujet, de la signification et des effets du temps sur ce qu'est l'objet langue.

Langue / parole, cette première distinction a un enjeu fondamental: elle isole dans une abstraction l'objet de l'analyse, le système idéalement séparé de ses variations contingentes liées aux usages individuels de la parole et résultat des transformations inévitables produites par cet usage même, c'est-à-dire par la «circulation» de la langue dans le temps. Dans les deux cas (le sujet et le temps), il s'agit d'éliminer les variations. La langue est alors saisie dans l'abstraction d'une *structure* supposée observable à un moment donné du temps: c'est cet état que Saussure appelle «synchronie». La résistance qu'a rencontrée cette première opposition conceptuelle chez les contemporains va de pair avec celle qui refusait la distinction synchronie-diachronie.

Dégagée des considérations diverses et disparates sur le langage qui empêchaient une réflexion générale, la langue apparaît donc comme l'objet général dont le mécanisme est à la disposition des locuteurs, du moment que les variations contingentes liées aux réalisations individuelles n'empêchent pas la circulation sociale; c'est un objet enfin clairement délimité, susceptible d'une approche descriptive sur quoi s'accorder selon les critères d'une démarche positive. Cette première lecture qu'on peut dire structurale et sociologique était celle de Meillet, inspirée de Durkheim et parlant du langage comme d'une «chose sociale». Bien que évidemment trop simple elle est encore aujourd'hui la plus courante et inspire les grammaires formelles; sous prétexte d'écarter les variations qu'on ne peut pas traiter elle fait du sujet parlant un simple paramètre dont les particularités ne sont pas prises en compte, ni son rôle dans le fonctionnement du mécanisme grammatical, ni sa présence dans l'acte de parole dont l'étude est renvoyée à plus tard.

Même si, dans la description du schéma de la parole, son rôle actif est signalé puisqu'on lui reconnaît «une faculté d'association et de coordination (...) qui joue le plus grand rôle dans l'organisation de la langue en tant que système» (*CLG*, p. 29) , il n'est cependant pas censé intervenir autrement que comme usager passif et inconscient de son rôle. Il peut exercer dans ses choix sa volonté et sa liberté, tel le joueur d'échecs, mais c'est une liberté contrainte par les règles du jeu («la carte forcée» dit le texte) et dans la description de l'état du jeu à un moment donné (la synchronie) peu importent les manoeuvres, hésitations, décisions personnelles qui ont abouti à cette situation:

«Dans une partie d'échecs n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchi de ses antécédents, il est totalement indifférent qu'on y soit arrivé par une voie ou par une autre; (...) pour décrire cette position, il est parfaitement inutile de rappeler ce qui vient de se passer dix secondes auparavant. (...) La parole n'opère jamais que sur un état de langue, et les changements qui interviennent entre les états n'y ont eux-même aucune place. (...) Il n'y a qu'un point où la comparaison soit en défaut; le joueur d'échecs a l'intention d'opérer le déplacement et d'exercer une action sur le système; tandis que la langue ne prémédite rien. (...) Pour que la partie d'échecs ressemblât en tous point au jeu de la langue, il faudrait supposer un joueur inconscient ou inintelligent.» (*CLG*: 126-127).

Cette remarque en passant sur les limites de la comparaison devrait alerter le lecteur: que se passe-t-il quand le joueur est conscient et

intelligent? Que faire de ce «reste» dans une définition du mécanisme grammatical pour l'essentiel inconscient échappant à la maîtrise?

Tel était donc le point de départ réducteur, inspiré du positivisme, qui a orienté la lecture de Saussure dans les années structuralistes, aveugle à ce moment là aux effets du temps (qu'on limitait aux phénomènes étudiés par la linguistique historique) et à la présence du sujet parlant, trop facilement éliminé d'une véritable analyse. Le *temps* était pourtant une caractéristique fondamentale sur laquelle le *Cours* insiste à plusieurs reprises. On ne le remarquait généralement pas et on ne le rattachait pas au reste de la théorie, sans doute à cause de la difficulté que sa prise en compte introduit quand on veut dégager des structures (c'était tout le débat des années 60-70 avec la phénoménologie).

Cette lecture structurale s'appuyant sur un principe sociologique simple (l'opposition collectif-individuel), description de la structure isolée de l'étude historique et psychologique des variations qui peuvent l'affecter, c'est la façon dont A.Meillet, fondateur de la «linguistique sociale», comprend et adopte le *CLG* dont il fait en 1916 un compte-rendu à la fois élogieux et réservé. Partant de cette version il ignore des concepts aussi importants que l'*arbitraire* et la *valeur*, et juxtapose de façon purement mécanique, dans ses propres travaux de «linguistique sociale», le système commun (l'étude de la structure) et l'étude sociologique des variations particulières liées pour lui aux particularités des groupes sociaux. Le sujet parlant en tant que tel, cette notion commune et peu questionnée, n'a pas sa place en tant que sujet. Il se ramène à l'individu contingent dont la science, à vocation générale et abstraite, n'a pas à tenir compte, en tout cas dans un premier temps. Cette lecture à la fois structurale et sociologique a été longtemps dominante et son remplacement par une lecture «sémiologique» permettant de retrouver la place du sujet et de la signification portée par sa parole n'est pas forcément acquis.

A l'inverse, dans les lectures plus récentes, ce qui est mis en avant c'est la propriété de la langue d'être avant tout, et peut-être seulement, un objet en circulation, un système en transformation incessante. Cette caractéristique est liée au principe de l'*arbitraire du signe* sur lequel je n'insiste pas aujourd'hui sinon pour rappeler que, aucune raison ne justifiant tel état plutôt que tel autre (ce que signifie proprement «arbitraire»), on ne peut pas plus s'opposer aux changements, qui se produisent en dehors de la

conscience des locuteurs, qu'en imposer par une quelconque réglementation. C'est parce que le signe est arbitraire qu'il ne connaît d'autre loi que celle de la tradition et c'est parce qu'il se fonde sur la tradition qu'il peut être arbitraire dit le *CLG* (108) et, avec une image plus frappante les *Sources manuscrites*:

Le phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans le temps défend alors d'en faire un langage fixe ni un langage conventionnel puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale imposée hors de tout choix» (Godel, 1957: 50).

Il est aussi devenu assez courant aujourd'hui d'avoir une approche plus complexe du projet saussurien et de montrer qu'une autre cohérence existait dans le *Cours*, que les manuscrits permettent de préciser et de rendre à la fois moins évidente et plus intéressante. Mais je ne vais pas reprendre ici le détail de cette lecture que j'appelle «sémiologique» et que j'ai proposée ailleurs (Normand, 2009); je voudrais seulement montrer ici comment la «sortie» du structuralisme, et donc d'un certain saussurisme, s'est faite non pas d'abord par une lecture plus attentive et plus large de Saussure, favorisée par l'apport des manuscrits, mais par l'intermédiaire des propositions de Benveniste sur la subjectivité et l'énonciation considérées dans les années 70-80 comme une sorte d'issue de secours «de la clôture immanentiste de la langue», selon la formule de Kerbrat-Orecchioni (1986). Ces propositions ont été très vite interprétées, loin de la sémiologie saussurienne, sur le terrain de la communication et dans le sens d'une pragmatique parfois difficile à distinguer de ce qui se pratique en «analyse du discours».

3. UNE LECTURE SÉMIOLOGIQUE

Je donnerai cependant d'abord quelques éléments de cette lecture sémiologique de Saussure où je vois la possibilité de retrouver la place du sujet, celui par qui et pour qui il y a du sens dans l'échange social, assez différent de celui que – sans abandonner la méthode structurale dont il s'accommodait très bien – Benveniste a réintroduit en assurant qu'il ne s'agissait que de continuer Saussure en allant plus loin. En fait de nombreux passages du *CLG* supposaient une telle présence d'un sujet actif. C'est bien l'activité mentale d'un sujet qui lui permet, par exemple, de distinguer les

mots de sa langue et non ceux d'une langue étrangère qu'il ne comprend pas.

On sait que la chaîne phonique a pour premier caractère d'être linéaire (...) considérée en elle-même elle n'est qu'une ligne, un ruban continu où l'oreille ne perçoit aucune division suffisante et précise; pour cela il faut faire appel aux significations. (...) quand nous savons quel sens et quel rôle il faut attribuer à chaque partie de la chaîne, alors nous voyons ces parties se détacher les unes des autres, et le ruban amorphe se découper en fragments: or cette analyse n'a rien de matériel. (CLG: 145)

Il faut aussi supposer actif le sujet parlant pour que fonctionne le schéma des deux axes associant et combinant les unités, quel que soit le syntagme produit. C'est encore un sujet qui intervient dans cet échange constant avec d'autres qui définit l'existence sociale des signes, selon un usage qui suppose à la fois une stabilité inconsciemment acceptée et des modifications, tout aussi inconscientes, qui peu à peu transforment la langue.

On le voit bien par la manière dont elle [la langue] évolue, rien de plus complexe : située à la fois dans la masse sociale et dans le temps personne ne peut rien y changer et d'autre part, l'arbitraire de ses signes entraîne théoriquement la liberté d'établir n'importe quel rapport entre la matière phonique et les idées (...) La continuité du signe dans le temps liée à l'altération dans le temps, est un principe de la sémiologie générale. (CLG: 110-111)

La définition même du signe linguistique comme entité psychique à deux faces, associant intrinsèquement *signifiant* et *signifié*, image acoustique et concept, ne nous explique sans doute pas comment cette articulation, inobservable, s'opère, mais suppose un sujet qui la produit et la reproduit dans tout échange.

De fait, dans cette entreprise, qu'on a dite structurale et donc formelle, l'activité d'un sujet était partout implicite, mais, sans doute sous l'influence du structuralisme behavioriste américain qui l'avait banni au nom de l'objectivité, on évitait de le nommer ce qu'il est, une activité mentale, et on ne soulignait pas sa présence; si bien que Benveniste a pu présenter comme un entreprise entièrement nouvelle une «deuxième linguistique», celle qui s'occupera enfin de l'usage vivant de la langue dans sa mise en emploi par les locuteurs. Or, à lire de près le *Cours*, on voit que les règles de l'emploi étaient déjà là, inséparables de leur mise en acte supposée: ainsi, dans le

phénomène fondamental de l'«analogie» dont Saussure nous dit qu'elle est intéressante non seulement d'un point de vue historique (remplacement de *bonos* par *honor*) mais parce qu'elle est constamment à l'oeuvre dans la langue au titre de la grammaire, c'est-à-dire dans la construction active des phrases par un sujet. C'est dans «le subconscient» d'un sujet, dit-il, que d'«autres formes flottent autour de *défaire* ou de *quadruplex*, ce qui permet de les décomposer en sous-unités et de composer d'autres syntagmes (CLG: 178). Tout le chapitre IV de la 2^o partie du CLG développant «le mécanisme de la langue» montre «le jeu de ce double système dans le discours»:

Notre mémoire tient en réserve tous les types de syntagmes plus ou moins complexes et au moment de les employer nous faisons intervenir les groupes associatifs pour fixer notre choix; Quand quelqu'un dit *marchons*, il pense inconsciemment à divers groupes d'associations à l'intersection desquels se trouve le syntagme *marchons!* (...) Dans chaque série on sait ce qu'il faut faire varier pour obtenir la différenciation propre à l'unité cherchée. Qu'on change l'idée à exprimer et d'autres oppositions seront nécessaires. (CLG: 179).

Qu'est ce «quelqu'un» qui «pense inconsciemment», ce «on» qui «sait» ce qu'il faut faire, sinon un sujet actif «dans le discours», dans le maniement de la langue, autrement dit dans la «création» en acte, à l'oeuvre dans toute parole. Et ici apparaît bien à la fois l'intérêt de la séparation langue/parole et ce qu'elle garde de confus, voire d'artificiel, si on continue à les distinguer dans le processus de création:

Le processus générateur ne se produit qu'au moment où surgit la création; les éléments en sont déjà donnés (...) un mot que j'improvise, comme *indécorable*, existe déjà en puissance dans la langue (...) l'analogie est une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite (...) seul le résultat appartient à la parole. (CLG: 226-227).

Toutes ces pages sur l'*analogie*, dans leur terminologie hésitante, montrent, à les analyser de près, la difficulté à penser cette articulation par un sujet de la structure à l'acte qui la réalise. On retrouvera sous une autre forme, chez Benveniste, la même difficulté qu'il croit pouvoir résoudre avec la distinction «sémiotique / sémantique».

Ce sujet actif à qui il faut supposer dans la façon dont il procède tous les degrés de l'inconscient au conscient, n'a pas de nom dans la psychologie ordinaire, ni dans la philosophie mentaliste qui sous-tend la grammaire

traditionnelle. Son statut langagier ne le rattache pas plus à Descartes qu'à Kant; il lui manque la division freudienne et le rapport au corps vivant que la phénoménologie et la psychanalyse mettront en avant. Dans les termes actuels on pourrait le dire cognitiviste-connexionniste, à condition que cette théorie du mental arrive à intégrer le langage (ce que tente de faire indépendamment la théorie des «opérations énonciatives» d'A.Culioli). On peut penser d'ailleurs que ce qui préoccupait le plus Saussure, si on en croit l'insistance des manuscrits, ce n'était pas le rôle du sujet dans la langue (il ne l'a jamais nié) mais la nature même, l'«essence» de cet objet fuyant qu'est la langue telle qu'il la définit, combinaison de différences de sons et de différences d'idées, ces différences étant «éternellement négatives».

Il n'y a dans la langue ni *signes*, ni *significations*, mais des DIFFERENCES de signes et des DIFFERENCES de signification; lesquelles n'existent absolument que les unes par les autres (dans les deux sens) et sont donc inséparables et solidaires: mais 2° n'arrivent jamais à se correspondre directement. D'où l'on peut immédiatement conclure: que tout, et dans les deux domaines (non séparables d'ailleurs) est NEGATIF dans la langue (...) (ELG 2002: 70).

En quoi consiste cette négativité qu'il ne définit pas autrement que par des rapports, des valeurs, des différences négatives? Question ontologique dans laquelle le linguiste Saussure risque de se perdre et à laquelle ni le *Cours* ni les manuscrits ne donnent une réponse définitive? C'est en tout cas ce qui inspire plusieurs travaux actuels sur Saussure.

Mais passons à E.Benveniste qui n'a jamais repris ce thème, non plus d'ailleurs que le concept de *valeur*, qu'il ne mentionne pas plus que ne l'avait fait Meillet. Il a évité ainsi de s'interroger sur la nature énigmatique de l'être-langue, cette question surgissant de la définition de la langue comme «système de valeurs, c'est à dire de différences sans termes positifs» (selon les termes mêmes du *Cours*). Dans la mesure où il a vu la *sémiologie* comme une science positive, se développant en science des cultures, on peut penser qu'il a interprété tout autrement que Saussure ce que celui-ci désignait par la propriété «sémiologique» du langage. Sans développer ici ce point je tenterai de montrer que c'est dans une approche très différente qu'il a progressivement élaboré une tout autre vision du sujet et du sens dans la langue et dans la parole, conception qui s'est largement imposée sous le titre global de «théorie de l'énonciation».

4. LE SUJET, LE SENS, LE DISCOURS, OBJET D'UNE AUTRE LINGUISTIQUE

Si j'essaie de résumer ce qu'après un long parcours dans ses textes et beaucoup d'hésitations, je comprends aujourd'hui de Benveniste, je pourrais dire ceci: le *sujet* et le *sens*, Benveniste en a toujours parlé, dans ses travaux de description en grammaire comparée comme dans ses études syntaxiques et lexicales modernes. Dans une continuité sans rupture avec la linguistique indo-européenne qu'il pratiquait, il a simplement appliqué la méthode structurale telle qu'il la lisait et l'interprétait chez Saussure et conjointement chez les Pragois: ne pas confondre synchronie et diachronie, analyser la langue comme un système hiérarchisé d'unités à différents niveaux, ces unités n'étant observables que dans des rapports, retrouver la relation d'intégration entre les niveaux jusqu'à la limite de la phrase. Je renvoie aux textes bien connus de 1954, 1963, 1964 tous repris dans le 1^o volume des *Problèmes de linguistique générale I - PLG I* - (Benveniste, 1966).

Je rappelle rapidement la méthode qu'il applique pour reprendre ce qui lui paraît généralement mal décrit, parce qu'on a ignoré un problème qu'il faut d'abord faire apparaître. Ainsi il voit un problème dans l'existence en grec de la voix moyenne, à côté de l'actif: puisqu'il y a là deux formes différentes il faut appréhender la spécificité de chacune par rapport à l'autre. A partir de «faits» empruntés à un large corpus grec, il analyse d'abord la structure, en relevant les différences formelles entre *actif* et *moyen*; dans un deuxième temps il cherche la raison de ces différences et, la situe, par une série de comparaisons, dans les différences de sens qui leur sont corrélées. C'est dans ce deuxième développement, sémantique donc, qu'intervient généralement le sujet. Soit la conclusion de l'étude du moyen:

De cette confrontation se dégage assez clairement le principe d'une distinction proprement linguistique, portant sur la relation entre le sujet et le procès. Dans l'actif, les verbes dénotent un procès qui s'accomplit à partir du sujet et hors de lui. Dans le moyen, qui est la diathèse à définir par opposition, le verbe indique un procès dont le sujet est le siège.

Et à propos des deux formes: **elpomai** (moyen) j'espère et **elpo** (actif) je donne de l'espoir, il ajoute:

Elles (les formes des deux voix) reviennent toujours, en définitive, à situer des positions du sujet vis à vis du procès, selon qu'il y est extérieur ou intérieur, et à le qualifier en tant qu'agent, selon qu'il effectue dans l'actif, ou qu'il effectue en s'affectant, dans le moyen. (1966: 172-173)

On pourrait donner beaucoup d'autres exemples, un des plus intéressants se trouvant dans son ouvrage de 1948 (*Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*). Cette méthode qui, par l'étude des structures formelles donne plus de rigueur au comparatisme, représente une mise en pratique de ce que j'appelle la lecture structurale de Saussure. Refusant clairement le behaviorisme qui dominait dans le structuralisme américain, Benveniste, tout comme Saussure, est persuadé qu'un élément n'est intéressant pour le linguiste que s'il est significatif pour un sujet et il procède donc, en analysant les unités dans leurs rapports, leurs oppositions, en mettant en rapport différences formelles et différences sémantiques. Cette méthode par la mise en rapport de différences est une interprétation positive (sinon positiviste) de Saussure.

En effet, on l'a dit, lorsqu'il présente les concepts saussuriens, Benveniste ne parle pas plus de la «valeur» que de «l'arbitraire», sinon sur ce dernier point pour s'en débarrasser, dans une critique ancienne (1939, reprise dans 1966 ch.IV) sur laquelle il n'est jamais revenu. Loin des questions et des doutes de Saussure sur la «négativité» de ces rapports, comme sur le caractère «opaque» du concept de valeur dont Saussure lui-même disait qu'il allait «jusqu'à désespérer l'esprit», mais qui était le cœur de sa théorie sémiologique, Benveniste, en bon grammairien structuraliste, met en relation des données positives, en s'attachant aux différences qui les spécifient, qui les distinguent parmi les autres données. Loin de se perdre dans la recherche de l'essence insaisissable, puisque inobservable, de cet objet mystérieux qu'est la langue, il a décrit ce qu'on peut observer, les caractéristiques de «l'appareil formel» qui dans toute langue permet l'expression du sens et il a appelé cette description *sémiotique*. Mais cette linguistique qui comportait dans ses évidences non questionnées le *sens* et le *sujet*, lui a paru rapidement insuffisante dans son objectif tôt proclamé d'aller plus loin que Saussure dans le domaine de la signification: «Il nous incombe donc d'essayer d'aller au-delà du point où Saussure s'est arrêté dans l'analyse de la langue comme système signifiant». (1974: 219).

5. SÉMIOTIQUE ET SÉMANTIQUE: DEUX LINGUISTIQUES

Dans une série d'articles, dont une thèse récente a étudié l'avancement progressif (Aya Ono, 2007), Benveniste met en place cette deuxième approche. Dès 1964, dans l'article sur «Les niveaux de l'analyse linguistique», qui faisait le point sur l'apport de la méthode structurale, il annonçait cette suite, sous la forme d'une linguistique de la «phrase», niveau au delà duquel, disait-il, l'analyse précédente ne pouvait aller:

Avec la phrase une limite est franchie, nous entrons dans un nouveau domaine.(...) La phrase, création indéfinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action. Nous en concluons qu'avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours» (1966: 128-130).

Ce nouveau domaine, celui de l'emploi vivant de la langue dans le discours, qui devra enfin éclairer le fonctionnement du sujet et son rapport au sens, Benveniste l'appelle «sémantique» et le rattache à l'énonciation: «L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation». (1974: 80)

C'est sous cette forme qu'est transposée et transformée l'opposition *langue / parole*, mais avec une tout autre ambition, car il ne s'agit plus seulement de récupérer les variations individuelles que l'on avait dû écarter pour dégager le système, mais il faudra prendre en compte tout ce qui intervient dans cet emploi «vivant» de la langue, les contextes, les particularités de l'échange, les circonstances, tout ce qui fait de chaque phrase un événement unique. Autrement dit cette analyse (dont Benveniste ne précise pas la méthode) visera la singularité de tout acte de parole, manifestant la présence du sujet et le sens de ce qu'il énonce, tout ce qu'une analyse positive avait mis à l'écart. Reprenons ici quelques passages du texte de 1966 («La forme et le sens dans le langage») particulièrement clair, sinon dogmatique, sur cette division en deux domaines, exposé fait devant des philosophes censés être peu au courant des recherches linguistiques:

Nous instaurons dans la langue une division fondamentale, toute différente de celle que Saussure a tentée entre langue et parole. (...) Il y a pour la langue deux manières d'être langue dans le sens et dans la forme. Nous venons d'en définir une, la langue comme *sémiotique*; il faut justifier la seconde, que nous appelons la langue comme *sémantique*. (...)

Le sémiotique se caractérise comme une propriété de la langue, le sémantique résulte d'une activité du locuteur qui met en action la langue. (...) La phrase est donc chaque fois un événement différent; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt; c'est un événement évanouissant. (...)

Ces deux systèmes se superposent ainsi dans la langue (...) A la base il y a le système sémiotique (...) sur ce fondement sémiotique la langue-discours construit une sémantique propre (...) Une description distincte est donc nécessaire pour chaque élément selon le domaine dans lequel il est engagé (1974: 224-225).

Ce texte n'est pas le dernier de Benveniste sur la question mais il est, avec celui de 1969, «Sémiologie de la langue», le plus catégorique sur cette division dite «fondamentale», aussi catégorique qu'obscur dès qu'on s'attache de près à ce que semble impliquer cette entreprise dont Benveniste minimise cependant, soudain, les ambitions dans la fameuse remarque finale, oraculaire et mystérieuse:

Mais au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose (...) *Oute légei, oute kryptei* «Il ne dit ni ne cache», *alla semainei* «mais il signifie». (1974: 229)

On aurait envie de poser des questions de méthode: Comment va-t-on passer du sémiotique au sémantique? Vat-on juxtaposer les analyses? Quel genre de nouage combiner les deux domaines? S'agit-il avec cette combinaison de deux analyses d'une nouvelle herméneutique, rejeton de la philologie et de la phénoménologie (philosophie de l'expérience et du sujet), associant l'explication et la compréhension, selon la distinction du philosophe Dilthey?

Revenons alors sur la présence de «la première personne» et son rôle primordial déjà souligné, avant les textes fondateurs de la théorie de l'Enonciation. Si on regarde les dates des différents articles on remarque que ce qui concerne la «personne» et la place de la «subjectivité» avait été traité largement par Benveniste avant qu'il ne théorise de façon tranchée cette division en deux domaines dont la première formulation apparaît dans l'analyse en «niveaux» (1964), quand la phrase est déclarée niveau ultime de l'analyse structurale et «unité de discours».

La phrase, création indéfinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action. Nous en concluons qu'avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours. (1966: 130)

La conclusion de ce texte, quelque peu elliptique, semble résoudre (sans l'argumenter) le passage de l'étude du système à celle du discours:

C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure. Là commence le langage. On pourrait dire calquant une formule classique: nihil est in *lingua* quod non prius fuerit in *oratione* (*id.* 130)

Quatre ans plus tard, en 1968, dans un article bilan sur «Structuralisme et linguistique» il annonce qu'il faut considérer «parallèlement» à l'analyse formelle, la «fonction» du langage. Or ce terme, chez Benveniste, est à peu près indissociable de signification, mais y ajoute l'idée d'un rôle actif. Cette fonction est alors développée ainsi: «le langage *re-produit* la réalité» et ici se précise l'agent de cette activité:

Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale: la réalité est produite à nouveau par le langage. Celui qui parle fait naître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. (...) L'acte de discours recrée cette réalité. (...)

C'est pourquoi tant de mythologies, ayant à expliquer qu'à l'aube des temps quelque chose ait pu naître de rien, ont posé comme principe créateur du monde cette essence immatérielle et souveraine, la Parole. Il n'est pas en effet de pouvoir plus haut. (1974: 25)

Les termes de ce qu'on appellera «Théorie de l'Énonciation» et du «Discours» sont ici posés, ou plutôt rappelés, car il y a déjà longtemps que Benveniste en a fait l'analyse dans la «Structure des relations de personnes dans le verbe» (1946) et la «Nature des pronoms» (1956), dont les résultats sont repris à l'adresse des psychologues en 1958 dans «De la subjectivité dans le langage». C'est aussi en 1956 que, parlant de la «découverte Freudienne» il assure qu'on y rencontre «l'univers de la parole qui est celui de la subjectivité» (1966: 77). Tous ces textes figurent dans le premier volume des *PLG* sous la rubrique «L'homme dans la langue». Il faut aller les rechercher là pour comprendre la portée des développements du volume II sur l'énonciation et le discours. J'en retiendrai seulement ici quelques remarques: d'abord, dès le premier article important (1946) l'affirmation de l'«unicité spécifique» de «je» et «tu»: Le «je» qui énonce, le «tu» auquel «je» s'adresse sont chaque fois uniques» (1966: 230).

Ce qui leur donne un statut très particulier par rapport à la réalité que le discours est censé «reproduire» et on voit que, d'emblée, Benveniste

passage de l'analyse formelle (qui lui permet de caractériser «la marque» de la personne) à l'interprétation de ces formes, par exemple: «Je» est *intérieur* à l'énoncé et extérieur à «tu» (...) «je» est toujours *transcendant* par rapport à «tu» (1966: 232).

De même, l'étude de 1956 «Les relations de temps dans le verbe français», met en évidence deux «modes d'énonciation»: le récit historique ou «personne ne parle» et «le plan du discours»: «Il faut entendre discours dans sa plus large extension: toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur» (1966: 241-242). Ou encore, à propos des pronoms et de toute la *deixis*, théorisée dès 1956 dans «La nature des pronoms», cette distinction qui annonce *sémiotique/sémantique*:

Les uns appartiennent à la syntaxe de la langue, les autres sont caractéristiques de ce que nous appellerons les «instances de discours», c'est-à-dire des actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par le locuteur. (1966: 251)

et cette conclusion: l'analyse des formes conduit à

(D)istinguer entre la langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons d'une part, et, de l'autre, la langue comme activité manifestée dans des instances de discours qui sont caractérisées par des indices propres (1966: 257)

ce qui prépare les affirmations de style philosophique sur la subjectivité, en 1958, dans «De la subjectivité dans le langage», qui sont toujours présentées comme le fondement même de la théorie de l'énonciation:

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet*; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'«ego» (...) est «ego» qui *dit* «ego». Nous trouvons là le fondement de la «subjectivité» qui se détermine par le statut linguistique de la «personne» (1966: 259-260)

Ces affirmations générales dont le statut théorique est incertain (phénoménologique?, ontologique?), sous-tendent (et fondent?) la «théorie de l'énonciation». Elles seront rassemblées en 1970 dans le texte qui en représente en quelque sorte le cadre conceptuel «L'appareil formel de l'énonciation». Ce qu'elles impliquent sur le rapport du langage à la réalité, autrement dit tous les problèmes de la *référence*, qui sont l'ordinaire des théories sémantiques en philosophie du langage, demande à être regardé

de près pour tenter d'éclairer la notion très particulière de *sémantique* chez Benveniste. Dans un article précédent («Emile Benveniste: quelle sémantique?» 1996) j'ai cherché à analyser sa position sur la relation entre sens et référence; je dirai seulement ici qu'elle a varié au fur et à mesure de l'élaboration de la théorie, sans pour autant devenir claire, et que le passage du sémiotique au sémantique qui devait supprimer l'hiatus entre langue et parole, est reconnu par lui-même impossible dans le texte-bilan de 1969 («Sémiologie de la langue»).

En réalité le monde du signe est clos. Du signe à la phrase, il n'y pas transition, ni par syntagmation ni autrement. Un hiatus les sépare. Il faut dès lors admettre que la langue comporte deux domaines distincts. (1974: 65)

La conclusion peu explicite de ce texte est qu'il faut dès lors développer une «sémiologie générale» (1974: 66). Reste à comprendre la présence et l'importance de la première personne dans les textes précédents; avec ses majuscules et la répartition étrange des signes diacritiques (guillemets, italiques, majuscules...), nous sommes loin du discours et de la communication ordinaires; il s'agit d'un autre registre avec ce surgissement de la «Parole» créatrice, re-produisant à chaque fois le monde par un événement unique dont le sujet est la source.

On peut penser que si Benveniste semble prendre son parti de cette séparation en deux domaines, séparation dont l'argumentation est plus séduisante que convaincante, c'est qu'il a alors une autre perspective en vue. Dans un entretien de 1968 (1974: 29-40), il laissait entendre son intérêt pour une analyse toute différente du *langage poétique*. La mise au jour très récente de ses derniers manuscrits, restés longtemps cachés, nous donne une idée de ce qu'il en attendait. La parole du poète (Mallarmé, Baudelaire) y est présentée comme un acte chaque fois unique, de re-création du monde. Il retrouve alors, dans l'acte de parole, la tradition (romantique) du poète (*poiein*) et, aussi bien, le souvenir du texte sacré, de la divinité créant le monde par le souffle de sa parole.

On pense au début de la Genèse, où Djamel Kouloughli dans son texte «La thématique du langage dans la Bible» montre «l'écrasante prédominance des verbes de la sphère du langage dans le récit de la création» si bien que «l'acte entier de la création de l'Univers est un effet de la ParoleDivine»; et il cite

- (6) Par sa parole les cieux ont été faits / par le souffle de sa bouche toute leur armée
- (9) Lui parle, ceci est / Lui commande, ceci existe (*Psalmes*, 33)
- (14) (...) car tu as dit et les êtres furent (*Judith*, 16)

Benveniste, chez qui on peut supposer un écho du texte sacré, est à la recherche d'un nouveau modèle pour la poésie. On a une idée de son projet dans ces fragments manuscrits reproduits dans un ensemble publié sous le titre: *Pour vivre langage*.

Préliminaires

La principale difficulté – une très grande difficulté – de l'étude linguistique de la langue poétique vient de ce qu'on n'a guère pris conscience de la spécificité des catégories de cette forme de langage.

(...) Il faut bien voir que les schémas fonctionnels propres à l'analyse du langage en général et qui sont faits pour ce qui est appelé la «prose», ne conviennent pas à l'analyse de la poésie. Nous tentons cette conversion du point de vue et cette création d'un nouveau modèle, convaincu à la fois de sa nécessité et de son insuffisance présente: notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez. (*Baudelaire*, 14, f°1)

Toute la poésie lyrique procède du **corps** du poète. Ce sont ses impressions musculaires, tactiles olfactives, qui constituent le noyau et le centre vivant de sa poésie.(...) Cette émotion naît d'une expérience profonde, unique, du monde. Le poète ne peut se délivrer de son expérience-obsession, que chaque incident de sa vie renouvelle, qu'en l'exprimant par le moyen d'images. Il faut que son langage re-présente le vécu, re-produise l'émotion (*Baudelaire* 6, f° 4).

Mémoire affective, qui revivre soudain, provoqué par un écho, une odeur tout un fragment de notre existence. Tout l'art de Baudelaire, tout le sens de son effort est d'«évoquer les minutes heureuses», de les rendre présentes, «dans le présent, le passé restauré» (*Baudelaire* 8, f° 13)

On s'efforcera d'atteindre la structure profonde de son univers poétique dans le choix révélateur des images et dans leur articulation. (*Baudelaire* 14, f°2)

Vivre le langage.

Tout est là: dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors (cité p. 30).

Sans que Benveniste (dans ce que j'ai pu lire de ces manuscrits) fasse lui-même la relation, on croit reconnaître, en plus lyriques, les termes qu'il employait pour dire la nécessité d'une analyse sémantique.

Entre la quête inachevée et peut-être inachevable de l'essence de l'objet *langue* par Saussure et la *parole*, indéfiniment répétée, recréant chaque fois l'expérience première, dans un processus qui échappe à l'analyse rationnelle, chez Benveniste, je m'autorise à conclure que la linguistique a échoué, jusqu'ici, à donner le dernier mot sur la parole du sujet tout autant que sur l'être de la langue.

Recebido em: junho de 2010

Aprovado em: novembro de 2010

E-mail: normand.claudine@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

BENVENISTE, EMILE.

- _____. 1966. *Problèmes de linguistique générale*, éditions Gallimard, Paris.
- _____. 1974. *Problèmes de linguistique générale II*, éditions Gallimard, Paris.
- _____. 1939. (1966) Nature du signe linguistique.
- _____. 1946 (1966) Structure des relations de personne dans le verbe.
- _____. 1948. Noms d'agent et noms d'action en indo-européen. Paris, Adrien-Maisonneuve.
- _____. 1954 (1966) Transformations de la linguistique.
- _____. 1956. (1966) Nature des pronoms.
- _____. 1956. (1966) La découverte Freudienne.
- _____. 1958.(1966) De la subjectivité dans le langage.
- _____. 1963 (1966) Saussure après un demi-siècle.
- _____. 1964 (1966) Les niveaux de l'analyse linguistique.
- _____. 1966.(1974) La forme et le sens dans le langage.
- _____. 1968 (1974) Ce langage qui fait l'histoire.
- _____. 1969 (1974) Sémiologie de la langue.
- _____. 1970 (1974) L'appareil formel de l'énonciation.
- _____. 2009. *Pour vivre langage*. (dir. S.Martin, L'Atelier du Grand Tétris, 25210, Mont de Laval).

- BOUQUET, Simon et ENGLER, Rudolf. 2002. *F. de Saussure: Ecrits de linguistique générale*. Textes établis et édités. Gallimard, Paris.
- DE MAURO, Tullio. 1972. *Cours de linguistique générale* édition critique. Payot, Paris.
- ENGLER, Rudolf. 1967. *Cours de linguistique générale*, édition critique. Ed. Harassowitz, Wiesbaden.
- _____. 1974. *Cours de linguistique générale, notes de Ferdinand de Saussure sur la linguistique générale* TII. O. Harassowitz, Wiesbaden.
- GODEL, Robert. 1957. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Droz, Genève,
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 1986. *L' implicite*. Paris, A. Colin.
- KOULOUGHLI, Djamel. 1989. La thématique du langage dans la Bible, in *Histoire des idées linguistiques* (dir. S. Auroux), vol.1, Mardaga, Liège
- MEILLET, Antoine. 1921. *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris: Champion.
- NORMAND, Claudine. 2000. *Saussure*. Paris, Les Belles Lettres.
- _____. 2009. *Saussure*, SãoPaulo, Estação Liberdade.
- ONO, Aya. 2007. *La notion d'énonciation chez Emile Benveniste*. Limoges, Lambert Lucas.
- SAUSSURE, Ferdinand de. 1916. *Cours de linguistique générale*. Publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot.
- WHITNEY W.D. 1875. *The Life and the Growth of language* Nova Iorque: Appleton.